Compte-rendu : Caen. Théâtre de Caen, le 15 mai 2013. Myslevecek : L'Olympiade. Raffaella Milanesi, Simona Houda-Saturova… Orchestre Collegium 1704. Vaclac Luks, direction. Ursel Hermann, mise en scène.



Le Théâtre de Caen accueille l'orcheste pragois Collegium 1704 et son chef Vaclav Luks pour la création française de L'Olympiade, opera seria du compositeur tchèque Josef Myslevecek. Il s'agît d'une nouvelle production et d'une véritable résurrection de l'oeuvre. La mise en scène est signée Ursel Hermann, très célèbre metteur en scène allemande que nous souhaiterions voir plus souvent en France.

Il était une fois un Tchèque

L’Olympiade de Metastasio est certainement l’un des livrets les plus utilisés sur la scène lyrique. C’est aussi l’un des plus pertinents dans l’histoire de la musique. Mis en musique originellement par Antonio Caldara en 1733, il est ensuite reutilisé par Vivaldi, Pergolèse, Galuppi, Hasse et même Paisiello et Cimarosa, entre autres. Le compositeur Josef Mysleveck (1737 – 1781), lié d’amitié avec Mozart, a eu une carrière pleine de succès. Un des rares compositeurs étrangers a devenir célèbre dans l’Italie du 18e siècle, il est surtout connu par son oeuvre lyrique. S’il existe de légères réminiscences de Mozart dans la partition, l’opéra est surtout un bel et curieux exemple du classicisme napolitain. Dans ce sens, la voix en est l’instrument privilégié.

Mais si l’orchestre de Myslevecek a un rôle moins complexe, l’excellente prestation du Collegium 1704 ne fait que hausser l’attrait de la récréation. Les musiciens débordent d’énergie et de vivacité. Sous la direction du chef Vaclav Luks la musique de caractère brillant a davantage d’éclat. Les moments élégiaques sont interprétés avec âme, mais nous sommes surtout impressionnés par les morceaux de bravoure et de fureur, où l’orchestre agité frappe l’audience avec un entrain et un brio particuliers. L’intensité dramatique et interprétative notamment pendant les récitatifs accompagnés laisse respirer la verve napolitaine à laquelle n’est pas absente, coloration davantage convaincante, une certaine profondeur.

L’Olympiade de sentiments

D’ailleurs, la soprano italienne **Raffaella Milanesi** ne manque pas de profondeur dans son interprétation de Mégaclès, ami de Lycidas. Véritable protagoniste de l’oeuvre, sont portrait est saisissant, et ce dans plusieurs sens. La virtuosité vocale

est là dès le premier air « Superbo di me stesso » avec ses trois » rés » redoutables, mais surtout elle impressionne par l'honnêteté de sa performance. Le conflit du personnage masculin qu'elle interprète paraît le sien. Si nous sommes stimulés par sa beauté plastique et son agilité vocale, son art du drame nous éblouit davantage ; sa présence, sa composition du rôle complexe restent exquise, inoubliable.

La mezzo-soprano **Tehila Nini Goldstein** dans le rôle masculin de Lycidas est beaucoup moins présente dans la partition, mais se montre d'un contrôle total dans la conduite de sa voix pendant les deux airs dont elle a droit. Dans cette édition de l'oeuvre par le chef Vaclac Luks, un air dramatique de l'Ezio de Gluck remplace le choeur final disparu. Il est chanté par la soprano avec une puissance là aussi remarquable.

Simona Houda-Saturova interprète Aristée, fille du Roi de Sicyone, éprise de Mégaclès. Sa voix légère a pourtant un timbre particulièrement touchant. Elle a de l'entrain, et aussi un souffle remarquable, notamment lors du duo mozartien avec Mégaclès. Néanmoins, c'est la tendresse émouvante du personnage qui nous étonne. Son beau chant est plein de coeur, même pendant ses vocalises virtuoses qui sont avant tout sentimentales. Sophie Harmsen est une Argène d'une grande fraîcheur et plutôt piquante. D'une présence ravissante et avec beaucoup de caractère, nous retenons son air de fureur « Che non mi disse » chanté de façon littéralement … furieuse!

Les deux ténors de l'opéra sont des personnages fortement contrastés. Clisthène, Roi de Sicyone est assuré par Johannes Chum. Dans l'édition choisie par le chef Luks, il commence l'oeuvre avec un récitatif accompagné d'un oratorio de Myslevecek « La Passion de Jésus-Christ ». Chum gère bien les vocalises virtuoses de son rôle et sa voix argentée paraît plus stylisée que caractéristique. Jaroslav Brezina interprète le rôle secondaire d'Aminta, oncle de Lycidas. Sa performance est d'une force inattendue. L'instrument vocal est d'une belle couleur et se projette aisément. Le brio s'affirme même

pendant ses deux airs suscitant les applaudissements d'un public charmé à chaque fois.

Saluons aussi le groupe des 4 solistes du choeur composé d'Alena Hellerova, Jan Mikusek, Vaclav Cizek et Tomas Kral. Ils ont une présence intéressante dans l'oeuvre et excellent au niveau vocal. L'effet qu'il produisent sur l'audience est dû à la mise en scène élégante et inventive, et tout autant ésotérique et métaphysique d'Ursel Hermann. Son travail avec la distribution est particulièrement remarquable, sensible et intelligent. En effet, la metteuse en scène sait pousser et repérer l'acteur caché chez chacun des chanteurs ; l'approche cultive un exemplaire souci de dévoiler la signification profonde de la coloratura, moyen pyrotechnique et superficiel typique de l'opera seria. La réalisation nourrit les coeurs mais aussi les yeux. Ainsi les décors d'un vert olympique prédominant signé Hartmut Schörghofer vont dans la même ligne stylistique de pertinence et de clarté, et les simples et beaux costumes de Margit Koppendorffer sont d'une indéniable qualité.

La redécouverte est majeure. L'effort de résurrection et de réhabilitation de Myslevecek s'avère justifié tant le travail de toute l'équipe se révèle convaincante. Le spectacle est encore à l'affiche de l'Opéra de Dijon le 22 et 24 mai puis les 4 et 5 juin 2013 au Grand Théâtre de Luxembourg.

Caen. Théâtre de Caen, le 15 mai 2013. L'Olympiade, opéra seria de Pietro Metastasio, mise en musique par Josef Myslevecek. Raffaella Milanesi, Simona Houda-Saturova… Orchestre Collegium 1704. Vaclac Luks, direction. Ursel Hermann, mise en scène.

Compte rendu, ballet. Paris. Opéra Bastille, le 5 décembre 2013. « La Belle au bois dormant ». Rudolf Noureev / Nureyev, chorégraphie et mise en scène (d'après Petipa). Piotr Tchaikovsky, musique. Mathieu Ganio

Le Ballet de l'Opéra National de Paris revisite le grand ballet classique La Belle au bois dormant, dans la somptueuse production de Rudolf Nureev d'après Petipa créée en 1989 et remaniée en 1997. C'est sur la scène de l'Opéra Bastille, un festin chorégraphique luxueux et inoubliable.

Œuvre phare de la danse classique



Rudolf Nureev (1938 – 1993), phénomène de la danse au XXe siècle et ancien directeur du ballet de l'Opéra de Paris, entreprend à la fin de sa vie de faire rentrer au répertoire parisien les grands ballets classiques qu'il a travaillé en Russie. Nous pouvons aujourd'hui nous délecter dans la grandeur académique de ces ballets grâce à l'héritage de Noureev. La Belle au bois dormant, deuxième ballet de Tchaikovsky et première collaboration avec le maître de ballet Marius Petipa, est une œuvre que Noureev connaissait très bien. Il s'agît non seulement du premier ballet qu'il interprète en France avant sa défection, avec le ballet du Kirov (aujourd'hui Mariinsky), mais aussi le premier qu'il interprète après sa demande d'asile. Dans son souci de remonter les œuvres de Petipa en Occident, il crée la Belle d'abord en Italie, au Canada, en Angleterre et puis en Autriche avant qu'elle n'arrive finalement à Paris. La ville a dû attendre pourtant jusqu'à 1997 pour une nouvelle production, définitive, avec les somptueux décors d'Ezio Frigerio et les bellissimes costumes de Franca Squarciapino. Ces talents concertés ont créé un spectacle qui ensorcelle le public, incapable en l'occurrence de rester insensible et silencieux devant les tableaux qui s'enchaînent, certes d'une immense beauté.

Le ballet en un prologue et trois actes est inspiré du conte de Charles Perrault. Une princesse tombe dans un sommeil inéluctable à cause de la méchanceté d'une fée. Seule le baiser d'un prince la réveillera. La narration est mince mais riche en couleurs, s'agissant en effet d'un ballet démonstratif. Occasion parfaite pour les solistes et le corps de ballet de l'Opéra de briller dans l'écriture si parfaite et si exigeante de Noureev et Petipa. Le corps de ballet offre une performance spectaculaire. Que ce soit les serviteurs de

la fée Carabosse au prologue, les fileuses mignonnes ou sujets du royaume au premier acte, où encore les pierres précieuses au dernier, ils sont tous charmants et conscients des subtilités de l'œuvre… Une pantomime réussie, une coordination impressionnante, les talents des danseurs du corps dans ce diamant de la danse classique fait rêver !

Mathieu Ganio, Etoile, est le Prince Désiré. Le danseur d'une noblesse et d'une élégance saisissante est probablement le meilleur prince de la compagnie. Si nous devons patienter jusqu'au deuxième acte pour le voir rentrer sur scène, l'attente est sans doute bien récompensée. Très rapidement nous sommes conquis par la beauté de sa ligne, séduits par son attitude aristocratique mais sensible et surtout impressionnés par la qualité de son ballon. S'il est juste un peu tremblant au pas de deux final, sa variation lente au deuxième acte (un des heureux ajouts de Noureev) est un sommet de poésie, d'expression, de tension. La nouvelle Etoile Eleonora Abbagnato est moins convaincante dans le rôle de la Princesse Aurore. Nous nous demandons s'il était peut-être précipité de lui confier ce rôle si technique et si difficile pour cette première? Ses traits caractéristiques, une vivacité, un piquant à la fois moderne et méditerranéen, sont pourtant absents. Si elle demeure quand même charmante pendant les trois heures de représentation, l'adage à la rose au premier acte, un des sommets de virtuosité dans l'histoire de la danse classique, est malheureusement bancal. Elle se rattrape légèrement pour le pas de deux final, surtout dans sa variation, mais le couple princier est bien inégal.

Remarquons l'Oiseau Bleu de l'Etoile Mathias Heymann, avec des sauts formidables et des impeccables entrechats, ou encore le premier danseur Audric Bezard, l'or des pierres précieuses au dernier acte. Sa performance a été exemplaire, lui aussi avec de superbes entrechats et une alléchante présence sur scène. Révélation de l'année 2014 ? Fayçal Karoui dirige l'orchestre de l'Opéra National de Paris avec aisance. La magnifique partition de Tchaikovsky est interprétée de façon magistrale

et enjouée.

Un véritable cadeau pour tous les sens ! Nous invitons nos lecteurs à baigner dans la grandeur de ce « ballet des ballets » encore **à l'affiche à l'Opéra Bastille les 10, 11, 13, 15, 16, 20, 21, 23, 25, 26, 27, 28 et 29 décembre 2013 ainsi que les 2, 3, et 4 janvier 2014.**

Paris. Opéra National de Paris (Bastille), le 5 décembre 2013. « La Belle au bois dormant » ballet en un prologue et trois actes. Rudolf Nureyev, chorégraphie et mise en scène (d'après Petipa). Piotr Tchaikovsky, musique. Mathieu Ganio, Myriam Ould-Braham, Mathias Heymann, Audric Bezard… Ballet de l'Opéra. Orchestre de l'Opéra. Fayçal Karoui, direction.

Compte rendu : Paris. Salle Pleyel, le 14 mai 2013. Haendel : Agrippina. Alex

Penda, Sunhae Im, Bejun Mehta… René Jacobs, direction.



René Jacobs est de retour à la Salle Pleyel après son glorieux Trionfo de février dernier. Il dirige ce soir l'Akademie für Alte Musik Berlin pour une version de concert d'Agrippina de Haendel. La distribution de choc compte le contre-ténor Bejun Mehta dans le rôle d'Ottone et les sopranos Alex Penda et Sunhae Im, incarnant respectivement Agrippina et Poppea. Agrippina de Haendel est une œuvre caractéristique. Crée en 1709 à Venise, il est le seul opéra de Haendel à avoir un livret original. Il est écrit par le commandeur de la musique et propriétaire du théâtre où il sera crée, le cardinal Vincenzo Grimani. Le récit profondément amoral dépasse la tradition classique de l'opera seria théorisée par Metastasio et Zeno. C'est une comédie douce-amère plus proche du théâtre vénitien. Un autre trait particulier est l'abondance d'airs (plus de 30!) et le traitement parodique et allégorique des très nombreux morceaux empruntés. La profondeur et les complexités derrière la fructueuse collaboration entre le compositeur et le librettiste sont évidentes sur le plan musical ; René Jacobs donne de claires explications musicologiques dans le riche livret reproduit ce soir et qui vaut le programme de la soirée.

La baguette magique de René Jacobs

Comme d'habitude la direction de René Jacobs instaure une mise en espace des chanteurs (et même des trompettes!). Le chef exploite au maximum tout le potentiel expressif de l'orchestre. Les musiciens de l'Akademie für Alte musique sont clairement investis et leur jeu est tout à fait maestoso. Sous la baguette stricte de Jacobs, ils s'expriment avec maestria ; tranchants et touchants dans le seul récitatif accompagné, d'une vivacité rafraîchissante lors des chœurs, parfois agités, parfois brillants, toujours plaisants. Le continuo particulièrement réussi. La cohésion et la complicité de l'ensemble est à saluer. Il s'accorde tranquillement, mais avec personnalité, aux chanteurs, véritables protagonistes de l'œuvre de Haendel.

Dans ce sens, René Jacobs réunit un plateau remarquable, presqu'identique à la distribution de son enregistrement studio. Tous sont complètement engagés, jusqu'au plus secondaire des rôles ; ils orbitent autour d'Alex Penda dans le rôle-titre, Sunhae Im en Poppea et Bejun Mehta en Ottone. Les sopranos aux caractères contrastants chantent exactement la même quantité de musique ; elles ont les morceaux les plus redoutables et virtuoses.

Une Agrippina pas comme les autres…

Alex Penda est une Agrippina incroyable. Son personnage complexe souvent détestable, prend vie dans son interprétation qui bouleverse. Sa présence sur scène est imposante et son excellent jeu d'actrice rehausse l'attrait de sa prestation. La cantatrice réussit à se démarquer de l'orchestre dans les airs dansants, maîtrise parfaitement une ligne vocale très

tendue, a une agilité et une dynamique impressionnantes. Saluons en particulier l'aria di lamento au 2e acte « Pensieri », monologue dramatique et véritable tour de force pour la soprano qui fait preuve d'un souffle incroyable, d'une expression à la fois héroïque et tourmentée.

Sunhae Im incarne le rôle de Poppea. Seule revenante du Trionfo de février dernier, c'est la chanteuse fétiche de Jacobs, avec raisons. Si son rôle est moins complexe dramatiquement que celui d'Agrippina, il est plus virtuose et démonstratif. Sunhae Im est tellement investie et ravissante dans le personnage qu'il nous est impossible de ne pas être complètement séduits ni de sympathiser avec Poppea, même s'il s'agît en vérité d'une femme dangereuse et voluptueuse. Dès son air d'entrée, « Vaghe perle, eletti fiori » elle impressionne par sa large tessiture et ses dons respiratoires. Dans tous ses morceaux qui suivent, la soprano est l'incarnation d'une virtuosité pétillante et savoureuse. Elle est coquette, charmante, éblouissante, et ce pendant qu'elle visite la stratosphère avec ses vocalises et arpèges balsamiques. Son aria di furore à la fin du premier acte « Se giunge un dispetto » est sans doute un sommet de virtuosité de l'œuvre. Dans un style concertant, Sunhae Im démontre le contrôle exquis et la longueur surprenante de son souffle : la performance est inoubliable.

Le contre-ténor Bejun Behta est Ottone, le plus élégiaque et sympathique des personnages. Son chant, d'une beauté veloutée confirme sa prestance. Il paraît habité par son rôle et le représente ainsi avec une sincérité et un investissement émotionnel très touchant. Il chante le seul récitatif accompagné pathétique et saisissant à l'extrême, et puis son aria di lamento « Voi che udite il moi lamento », d'une beauté douloureuse et angoissante.
Le rôle de Nerone est assuré par la mezzo-soprano Jennifer Rivera. Si elle fait preuve d'agilité, son Nerone reste fatigué. Sa performance va crescendo et notamment vers la fin

de la présentation nous la trouvons plus gaiement impliquée. Marcos Fink dans le rôle de Claudio est, lui, très engagé depuis son entrée. Excellent comédien, il fait preuve aussi d'une voix puissante, à la belle couleur. Il a une tessiture ample comme sa voix et passe facilement, de la séduction au ridicule comme le requiert son personnage. Son air du 2e acte « Cade il mondo » est impressionnant par la virtuosité comme par la caractérisation.

Les rôles secondaires, requérant moins de virtuosité interprétative, sont pourtant chantés avec brio. Christian Senn est un Pallante à la voix puissante qui se projette très bien dans la salle. Il gère aisément le canto di sbalzo difficile qu'exige son rôle. Dominique Visse est, quant à lui, un Narciso agile, avec des dons de comédien toujours irrésistibles. Le jeune baryton Gyula Orendt dans le rôle de Lesbo ne chante qu'une ariette mais nous le trouvons prometteur, sa performance étant plein d'esprit et sa voix virile.

Nous sortons de la Salle Pleyel émerveillés par le travail de René Jacobs. Portés par l'énergie du maestro, les musiciens de l'Akademie für Alte Musik Berlin comme les chanteurs mettent leurs talents au service de l'art lyrique pour notre plus grand bonheur. Ils montrent ensemble comment l'opéra de Haendel, créé il y a plus de 300 ans est toujours d'actualité. Superbe réussite collective.

Paris. Salle Pleyel, le 14 mai 2013. Agrippina, dramma per musica de Georg Friedrich Haendel (version de concert). Alex Penda, Sunhae Im, Bejun Mehta… Akademie für Alte Musik Berlin. René Jacobs, direction.

Compte rendu : Paris. Opéra Bastille, le 25 novembre 2013. Bellini : I Puritani. Maria Agresta, Dmitri Korchak. Michele Mariotti, direction musicale. Laurent Pelly, mise en scène.

Les Puritains (1835), dernière œuvre de Vincenzo Bellini (1801-1835) *sont présentés à l'Opéra National de Paris (Bastille) dans une nouvelle production signée Laurent Pelly. Ecrite pour Paris, il y a presque deux siècles et pour un quatuor des solistes extraordinaires, l'ultime partition de Bellini suscite toujours les plus vifs sentiments chez le public parisien. Pour cette première, la distribution est plutôt jeune et le quatuor d'antan, évoqué par l'investissement redoutable des chanteurs.*

Le cas Bellini



L’intrigue est très librement et décorativement inspiré du conflit entre Puritains et Royalistes dans l’Angleterre du XVIIe siècle. Elvira, fille d’un gouverneur puritain à été promise en mariage à Riccardo, mais elle est finalement donnée à Arturo, secret partisan des Stuart dont elle est éprise. Cela grâce à l’intervention de son oncle Giorgio auprès du père. Peu avant leur cérémonie de mariage, Arturo retrouve la veuve du roi Enrichetta, reine d’Angleterre : il décide de fuir avec elle. Elvira sombre dans la folie, atteinte et détruite pendant deux actes, jusqu’au retour d’Arturo et sa mort imminente. Les sympathisants des Stuart sont au final pardonnés et le couple retrouve le bonheur. Très peu de drame alors, mais presque 3 heures de belle musique. Il paraît que Laurent Pelly a souhaité laisser la musique s’exprimer, choix compréhensible vu … la mince intrigue. Les décors fantastiques de Chantal Thomas s’inscrivent dans la même idée. Il s’agît d’une structure métallique vide représentant un château anglais du XVIIe, où Elvira existe comme s’il s’agissait d’une cage. La sobriété se voie également dans les costumes d’inspiration historique, beaux et stylisées. Le travail avec les acteurs-chanteurs se démarque par le souci d’épure ; si le quatuor des solistes est de surcroît investi au niveau théâtral, reconnaissons qu’Elvira, comme les chœurs d’ailleurs, aurait pu courir de droite à gauche un peu moins souvent.

Puritains ou pas ?

Pour la nouvelle production, la maison nationale parisienne donne aux jeunes les rôles principaux. Le public est complètement charmé par leur performance dont l'effort est évident. Le baryton **Mariusz Kwiecien** dans le rôle de Riccardo ouvre l'œuvre avec un air démonstratif du génie bellinien, « Ah per sempre io ti perdei » d'une mélancolie ravissante ! Il chante son rôle avec force et sentiment, et agrémente sa ligne des modulations délicates. Giorgio, l'oncle d'Elvira est interprété magistralement par **Michele Pertusi.** Sa voix noble et profonde est émouvante en solo, édifiante dans les ensembles. Si au niveau scénique le duo entre Riccardo et Giorgio à la fin du deuxième acte « Suoni la tromba » n'impressionne pas (chanteurs immobiles dans le plateau vide), au niveau musical les deux voix à l'unisson dans une cabalette d'une grande simplicité préfigurent déjà tous les hymnes à la liberté du siècle. Si le public n'explose pas de fanatisme patriotique comme ce fut le cas à la première en 1835, il est néanmoins touché.

Le couple amoureux de Maria Agresta et Dmitri Korchak est attendrissant par la fraîcheur de leur jeunesse. C'est la première fois qu'elle se présente à l'Opéra National de Paris. Choix audacieux qu'on accepte puisque nous croyons à l'idée qu'il faut donner de la visibilité et des opportunités aux jeunes chanteurs, les futures vedettes de l'horizon lyrique.

La soprano a un timbre d'une beauté particulière, une voix puissante et ronde, plus impressionnante dans les registres grave et central que dans l'aigu. Elle est davantage touchante et bouleversante dans sa prestation d'une grande sensibilité. Lors de sa scène de folie au début du deuxième acte « Qui la voce sua soave… Vien diletto », elle frappe l'auditoire avec un mélange de douceur dans la déclamation intiale et d'entrain

dans les attaques brillantes de la cabalette finale. Le public la récompense très chaleureusement, mais elle doit encore mûrir dans ce répertoire, car elle peine souvent avec les aigus et sa colorature n'est pas très propre. Le bel canto difficile doit paraître facile, et ce ne fut malheureusement pas le cas ce soir.
Cependant nous trouvons que c'est un bel et bon effort. De même pour l'Arturo de Dmitri Korchak, complètement investi et rayonnant dans une prestation à la fois héroïque et sentimentale. Pourtant sa ligne de chant est souvent surmenée… Si son piano comme son timbre sont d'une indéniable beauté, il n'arrive pas à chanter les notes suraiguës et n'est pas du tout souple dans l'émission. Néanmoins, leur duo au troisième acte « Vieni, vieni fra queste braccia » ravit les cœurs. Nous adhérons complètement à l'expression bien jouée et bien chantée d'un couple si éprouvé.

Remarquons également le chœur de l'Opéra National de Paris, sans doute l'un des personnages principaux. Il déborde de brio et impressionne en permanence dans les nombreux affects qu'il doit représenter. Excellent travail du chef de chœur Patrick Marie Aubert. Le jeune chef Michele Mariotti fait ses débuts à l'Opéra de Paris ce soir. Il dirige l'orchestre de l'opéra avec finesse et s'accorde bien au chant pour la plupart. Il arrive parfois que l'orchestre couvre les chanteurs par trop de brillance, mais plus souvent le concertato est efficace. Outre le choix des tempi plutôt ralentis (peut-être pour aider les chanteurs?), la prestation est sensible et élégante.

Paris. Opéra National de Paris (Bastille), le 25 novembre 2013. Bellini : I Puritani. Maria Agresta, Dmitri Korchak, Mariusz Kwiecien, Michele Pertusi… Orchestre et choeur de l'Opéra National de Paris. Michele Mariotti, direction musicale. Laurent Pelly, mise en scène. **I Puritani de Bellini sont encore à l'affiche à l'Opéra Bastille les 3, 6, 9, 12, 14, 17 et 19 décembre 2013**.

Paris. Théâtre des Champs Élysées, le 29 avril 2013. Orchestre National de France. Alexandre Tharaud, piano. Daniele Gatti, direction

Stravinksy, Ravel au TCE… L'Orchestre National de France sous la direction de Daniele Gatti joue au Théâtre des Champs Élysées en un concert époustouflant, plusieurs bijoux orchestraux du 20e siècle…

Paris. Théâtre des Champs Élysées, le 26 avril 2013. Mozart, Schubert, Haydn. Orchestre de Chambre de Paris. Gidon Kremer, violon. Maria Fedotova, flute. Ivor Bolton, direction

Les Viennois au TCE… Le Théâtre des Champs Élysées accueille

un nouveau concert de l’Orchestre de Chambre de Paris auquel se joignent le violoniste Gidon Kremer et la flûtiste russe Maria Fedotova, dirigés par le chef britannique Ivor Bolton.

Paris. Théâtre des Champs Élysées, le 25 avril 2013. Mozart : Don Giovanni. Markus Werba, Miah Persson… Le Cercle de l’Harmonie. Jérémie Rhorer, direction.

Nouvelle production au Théâtre des Champs Élysées : voici donc Don Giovanni de Mozart. L’opéra des opéras, icône indéniable de l’ère romantique et véritable sommet du théâtre lyrique, est ici défendu par Le Cercle de l’Harmonie sous la baguette de Jérémie Rhorer et une distribution de chanteurs prometteuse.

Paris. Opéra Comique, le 17 avril 2013. Pauline Viardot :

Cendrillon. Marine Thoreau La Salle, piano. Chanteurs de l’Académie de l’Opéra Comique. Mireille Delunsch, préparation musicale.

L’Opéra Comique se mobilise pour la résurrection de l’opéra de salon écrit par Pauline Viardot en 1904, Cendrillon. C’est l’occasion de retrouver sur scène plusieurs chanteurs de l’Académie de l’Opéra Comique, mais aussi de voir la soprano et metteur en scène Mireille Delunsch sur le sol parisien en tant que préparatrice musicale.

Paris. Opéra Bastille, le 9 avril 2013. Troisième symphonie de Mahler, ballet de John Neumeier. Karl Paquette, Mathias Heymann, Isabelle Ciavarola… Ballet de l’Opéra Nayional de

Paris.Simon Hewett, direction

Neumeier s’empare de la 3ème de Mahler… avec grâce et cohérence. L’Opéra Bastille accueille la première du ballet néo-classique que le chorégraphe John Neumeier a réalisé d’après la Troisième Symphonie de Mahler. Des Etoiles comme Karl Paquette, Stéphane Bullion, Mathias Heymann ou encore Isabelle Ciaravola illuminent le firmament du ballet symphonique.

Saint-Quentin-en-Yvelines. Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, le 29 mars 2013. Mozart : Cosí fan tutte. Chantal Santon, Caroline Meng… Opera Fuoco. David Stern, direction

David Stern et son ensemble Opera Fuoco, dans le cadre de leur résidence à Saint-Quentin-en-Yvelines, présentent le chef-d’oeuvre de Mozart Così fan tutte dans une version de concert pleine d’éclat et de coeur, d’une immense théâtralité malgré… l’absence de mise en scène.